

LA RUE DU CHAT-QUI-PÊCHE

Il y a quelques années, une jeune Hongroise vint à Paris pour y compléter l'instruction qu'elle s'était donnée courageusement à soi-même. C'était une pauvre ouvrière d'usine et elle possédait comme seules ressources les 300 francs économisés sur les gains de son travail dans les fabriques de Budapest. Aussitôt après avoir débarqué dans notre capitale, elle prit la direction du Quartier Latin et s'installa dans une misérable chambre de la pittoresque ruelle du Chat-qui-Pêche. Elle vécut en travaillant un peu partout, dans des maisons de tissages et, quand il y avait chômage, comme bonne à tout faire. Le soir, la nuit, elle lisait et s'instruisait. Inscrite à la Faculté des lettres, elle se procurait les cours quand elle ne pouvait les suivre. Pendant trois ans elle dut se contraindre à seize heures par jour de labeur et d'étude. Des relations lui ayant procuré le poste de secrétaire d'un diplomate, elle dut à ses fonctions de faire un voyage en Egypte. Elle put ensuite revenir, avec quelques économies, dans

son pays natal où elle se maria. Elle continuait, d'ailleurs, de travailler pour vivre. Le soir, elle se consacrait à sa première œuvre littéraire, un roman dans lequel elle avait mis, avec tout son cœur, les souvenirs de son existence à Paris. Ce roman avait ce titre : la Rue du Chat-qui-Pêche.

C'est le manuscrit de cet ouvrage, envoyé au premier concours du roman international, qui vient de remporter le prix de 300.000 francs, doté par le grand éditeur anglais Pinker. Du coup, le nom de l'auteur

M^{lle} Yolande Foldès.

hier ignoré — M^{lle} Yolande Foldès — est devenu célèbre avant même que son livre soit connu.

En attendant que l'œuvre soit répandue par les éditions en toutes les langues, nous jugeons intéressant de publier l'étude suivante de M. R. Pujol sur la rue qui a donné son nom au roman.

La question des noms des rues revient de temps en temps d'actualité. L'un des derniers Salons des indépendants nous a montré des projets de plaques indicatrices en bas-relief où les noms des voies sont complétés par une interprétation artistique des souvenirs qui s'y rattachent. La commission du Vieux-Paris a établi un peu plus tard ce qu'un de nos plus érudits et plus élégants

chroniqueurs a appelé le « tableau d'avancement » des rues parisiennes, d'où nous verrons sortir les nouvelles promotions. Tout cela est fort bien, mais comporte deux risques : risque d'erreur dans l'interprétation à la lettre de certaines dénominations naïves dont l'origine est encore aujourd'hui enveloppée d'obscurité, danger d'injustice dans la mise à la retraite prématurée de certains de ces noms dont l'intérêt peut paraître tout à fait secondaire ou même périmé. Nous allons essayer d'en apporter ici la preuve.

S'il vous arrive un jour d'aller flâner sur le quai Saint-Michel, laissez un moment vos recherches dans les boîtes à bouquins du parapet et tournez-vous vers les façades. Elles s'entr'ouvrent en deux endroits pour laisser déboucher deux petites rues. A l'un des angles de la plus voisine du pont Saint-Michel, vous verrez sur l'épiderme en plâtre du mur en retour sur la rue deux plaques bleues : l'une en tôle, d'un vieux modèle, oxydée, portant, à peine lisible, le nom du prophète Zacharie, l'autre, simple planchette de bois, sur laquelle on repeint soigneusement depuis quatre ans environ, c'est-à-dire depuis l'arrêté préfectoral qui a débaptisé la rue, le nom du « prince de la chanson », Xavier Privas.

Il y eut à l'époque, on s'en souvient, un beau tapage sur le quai. Saint-Michel, en effet, devait, lui aussi, vider son écriteau et céder la place à un homme politique. Etudiants et commerçants protestèrent ; la raison et le sentiment eurent gain de cause, et le quai garda son nom. Zacharie fut moins heureux, et c'est grand dommage ; car la radiation du nom de ce faux prophète du répertoire de nos rues a fait disparaître une des allu-

sions les plus remarquables à l'ancienne topographie de la rive gauche.

Cette méconnaissance souvent involontaire des souvenirs du passé n'est pas le moindre inconvénient des changements apportés aux noms de nos voies publiques. Il est surtout à craindre que le mal, lorsqu'il a fait son apparition sur un point et dans un milieu favorable, ne gagne de proche en proche. Le voici installé maintenant au cœur de ce vieux quartier Saint-Séverin, si cher à Huysmans, et dont le pittoresque a déjà eu pour ennemis impitoyables l'alignement et l'hygiène.

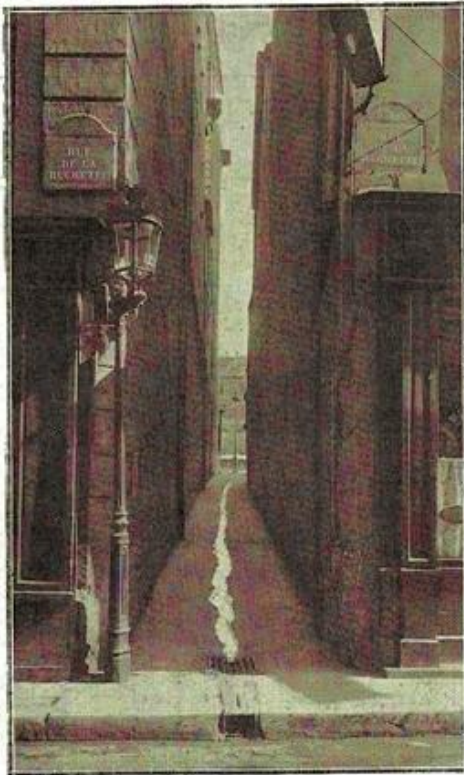
La voie la plus menacée, après la rue Zacharie, est une pauvre petite ruelle toute proche, la seconde que vous rencontrez débouchant sur le quai : la rue du Chat-qui-Pêche. C'est la plus petite de Paris : longueur, 30 mètres à peine, largeur, 1 m. 50 environ. Elle va du quai à la rue de la Huchette. C'est une fente entre deux murailles noirâtres dont les ouvertures basses sont encore grillagées ou barreaudées comme au temps des mauvais garçons. Il n'y a aucun trafic, pas une boutique ; elle sera sans défense le jour où l'on voudra lui décrocher ses écriteaux ; et cela devrait déjà lui valoir un peu de pitié. Mais d'autres raisons nous ont paru militer en sa faveur. Ce sont elles que nous nous proposons de faire valoir ici afin que l'humble voie puisse éventuellement trouver grâce devant le tribunal anabaptiste qui a condamné sa voisine. Sa cause est difficile, nous ne nous le dissimulons pas, avec le nom funambulesque dont elle est affublée.

On choisit en effet, de préférence, pour les débaptiser des rues dont les noms paraissent surannés ou ridicules, qui ne sont autres, croit-on, que des naïvetés, des farces, de mauvais calembours de nos pères ou des allusions à d'absurdes légendes. On ne réfléchit pas assez que le bon sens populaire est de toutes les époques. Or, le peuple était autrefois le seul parrain des rues. Il les a nommées, on peut le croire, avec d'autant plus d'exactitude qu'il n'y avait pour cela aucune réglementation.

APPARENCES ET RÉALITÉ — LANGUE POPULAIRE

Quelle est donc la cause de ces obscurités, de ces formes étranges et souvent burlesques des noms de nos rues, de ces histoires, de ces légendes ?

Les enseignes humoristiques en rébus, d'ailleurs



La plus petite voie de Paris : la rue du Chat-qui-Pêche.

assez rares et dont quelques rues ont pris le nom, certaines déformations plus ou moins évidentes de noms communs ou de noms propres connus nous donnent bien quelques explications ; mais elles sont l'exception. Dans la majorité des cas, on se heurte à des difficultés en apparence insolubles. Ce qui nous manque, en réalité, pour les résoudre, ce sont des termes disparus de notre langage.

A Paris, aussi bien qu'au fond de chacune de nos provinces, la langue populaire du moyen âge avait conservé dans son vocabulaire une foule de termes originaux, une quantité d'expressions étrangères au fond latin et aux tournures latines, provenant d'un idiome primitif très riche, très étendu, dont les restes se retrouvent encore aujourd'hui, beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense généralement, dans notre langage courant. Cet idiome, qui fut parlé par la grande « communauté nationale » (1) établie sur notre sol longtemps avant l'arrivée des Gaulois et des Romains, appartenait à la famille des langues dites indo-européennes. Il était apparenté de très près, comme tel, à la langue sanscrite. On ne saurait s'étonner des nombreux éléments communs qu'il a eus avec elle et qui survivent non seulement dans une quantité considérable d'expressions géographiques et toponymiques, mais aussi dans beaucoup de mots de notre vocabulaire déclarés d'origine inconnue (2).

Très rarement les mots que nous a laissés cette langue sont restés intacts. Ils se sont altérés en suivant les règles bien connues de l'évolution du langage dans le français et dans les dialectes provinciaux. C'est ainsi qu'ils se sont très souvent rapprochés d'autres mots d'un usage courant avec lesquels on les a confondus par analogie, lorsqu'ils commencèrent à être oubliés. De là ces non-sens, ces équivoques, ces amphibologies, ces apparences de naïvetés, et aussi ces légendes quand la rencontre s'est trouvée imprévue et pittoresque.

Le « chat qui pêche » est, comme le « point du jour », une de ces équivoques toponymiques comme il en existe par centaines. Mais la question redouble ici d'intérêt : l'histoire et les documents relatifs à l'ancienne topographie parisienne s'accordent avec les déductions de la linguistique et nous permettent, dans une certaine mesure, la restitution de l'ancien état des lieux. Derrière notre matou chevalier de la gaule se cache un des aspects les plus curieux du Paris d'autrefois.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LA RIVE GAUCHE

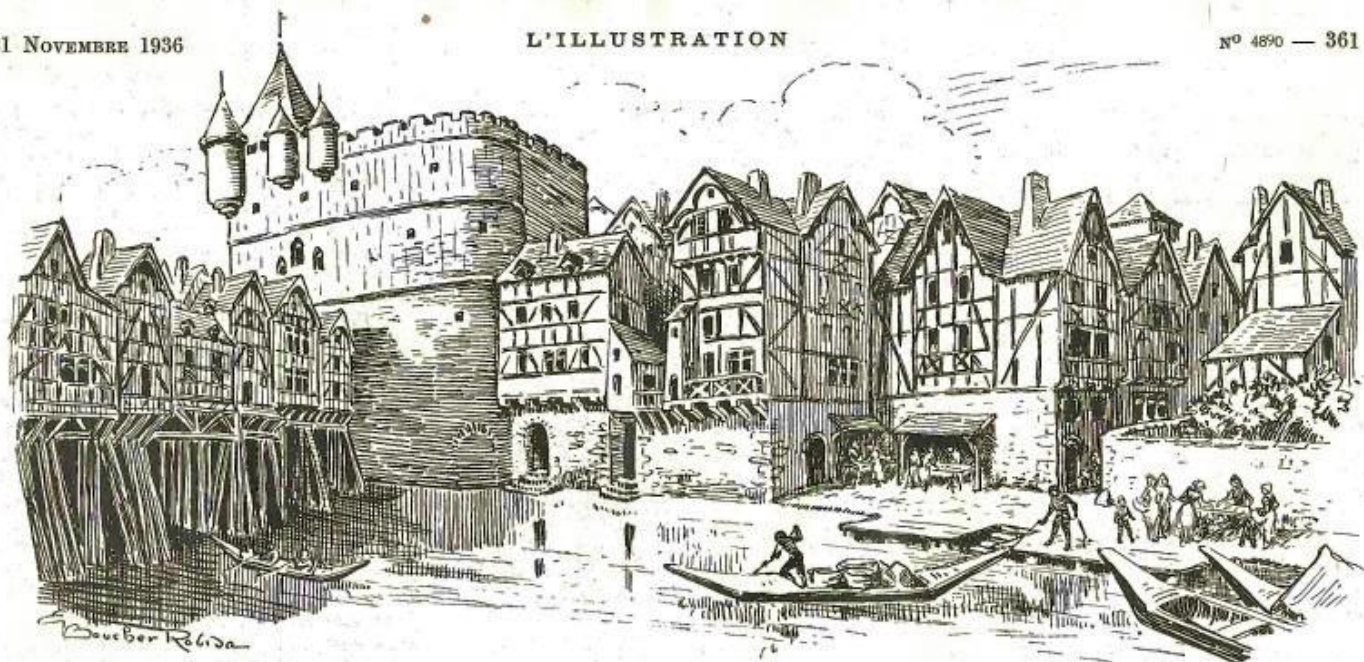
L'aspect que présentait la rive de la Seine dans le quartier Saint-Séverin vers la fin du moyen âge ne s'est radicalement modifié qu'au commence-

ment du siècle dernier, époque à laquelle a été ouvert le quai Saint-Michel (1816). Quand vous suivez cette voie, vous êtes à hauteur des étages ou des toits des anciennes maisons du bord de l'eau. Les dégagements nécessaires pour la construction du quai ont, en effet, fait disparaître toute la moitié inférieure des ruelles à pente rapide qui joignaient la rue de la Huchette à la Seine. Là s'alignait jadis le long du fleuve une file de maisons aux façades étroites, plus ou moins ventrues, bancales et coiffées de travers, serrées les unes contre les autres, les pieds dans l'eau. C'est l'une d'elles que rappellerait la rue du Chat-qui-Pêche. Il s'y trouvait, dit la légende, un puits communiquant avec la Seine et où se donnaient rendez-vous les chats du voisinage pour y prendre avec dextérité les petits poissons qu'amenait l'eau du fleuve ; spectacle extraordinaire qui aurait valu à la ruelle voisine le nom qu'elle porte encore. Etes-vous incrédule ? Il y a une explication de rechange : il s'agirait d'un rébus, d'une enseigne représentant un chat pêchant à la ligne. Un boutiquier malicieux aurait ainsi traduit « chaque y pêche », c'est-à-dire « chacun y pêche » (ce qu'il désire, ce qu'il lui faut), traduction analogue à celle de l'enseigne du « Chat qui pelote », c'est-à-dire « chacun y fait sa pelote ». Les rébus de nos pères, confesse Edouard Fournier, « étaient plus intelligibles » (3). Nulle part,

(1) Camille Jullian : *Histoire de la Gaule*, tome I, Supplément.

(2) *L'Illustration* du 29 octobre 1932 : une *Leure* sur nos origines linguistiques.

(3) *Histoire des enseignes*. Fournier hésite à suivre les « érudits trop imaginatifs » qui ont proposé les solutions ci-dessus.



La rive de la Seine au XV^e siècle entre le Petit-Pont chargé de maisons, le Petit-Châtelet et la rue du Chat-qui-Pêche.

Dessin de M^{me} BOUCHER-ROBIDA.

d'ailleurs, on n'a trouvé trace ni du puits ni de l'enseigne.

Cette façade sur la Seine du quartier Saint-Séverin était loin d'être aussi dense au quatorzième siècle, époque à laquelle elle s'appuyait, à une extrémité, contre la porte fortifiée du Petit-Châtelet barrant l'entrée du Petit-Pont. Il y avait alors, le long des rues et des ruelles, de nombreuses « places vides » mentionnées dans les livres de la taille et les actes du temps. C'est un de ces emplacements, dont une courte mention permet d'affirmer l'existence, qui va particulièrement nous intéresser. Il se trouvait au bord de l'eau, au bas de la rue du Chat-qui-Pêche. Là, à l'aplomb de l'endroit où le bouquiniste vous offre aujourd'hui la bonne occasion d'un « Musée des familles » ou d'une « Vie des dames galantes », à 5 mètres

au-dessous et cinq cents ans plus tôt, la vieille servante des prêtres Saint-Séverin venait acheter sa carpe à rôtir.

LES « BOUTICLES A POISSON »
LE « CHAT QUI PÊCHE »

C'est à la fin du quatorzième siècle que l'on trouve la rue du Chat-qui-Pêche désignée sous la mention : « ruelle par où l'on va aux bouticles à poisson » (1). Or, où allait-on aussi par la petite voie ? Au bord de l'eau. C'était donc là, au pied de sa pente, sur une « place vide », que devaient se trouver ces boutiques ou étalages — « estaux d'yaue douce », comme il est dit ailleurs — pour

(1) A. Berté et L. Tisserand : *Topographie des vieux Paris (région centrale de l'Université)*.

la vente du poisson. Nous sommes d'ailleurs ici, comme nous l'avons vu, tout près du Petit-Pont. Or, une célèbre ordonnance de Jean le Bon sur les métiers de Paris nous apprend que le poisson se vendait « entour Chastellet (le Grand-Châtelet) et les petit pont ».

C'est maintenant à un peu de linguistique que nous allons demander d'autres précisions. Il nous suffira de faire pour les mots ce que nous avons fait pour les lieux : rétablir l'ancien état.

« Chat qui pêche » est une expression qui n'est nullement dans le génie de notre ancienne langue. C'est une forme analytique, latine, une traduction dans notre langue moderne. Le vieux français, aussi bien que le grec, le sanscrit et l'allemand notamment, savait former des composés, ce à quoi le latin était à peu près complètement inapte.



Phot. « L'Illustration ».

Le quai Saint-Michel, de nos jours, entre le Petit-Pont et la rue du Chat-qui-Pêche.

Ces composés étaient constitués, par exemple, soit de deux substantifs simplement accolés (le déterminant précédant en général le déterminé), soit d'un verbe et d'un sujet, avec inversion fréquente des deux termes. Des composés de ce dernier type sont nombreux. Exemples dans la toponymie : *Heurtebise*, nom d'une ferme fameuse du Chemin-des-Dames exposée à tous les vents ; *Cantociqalo*, nom donné en Provence à un lieu brûlé par le soleil et où chante la cigale ; *Cantorano*, en Périgord, *Chantereine*, dans l'Île-de-France, noms de lieux marécageux où chante la grenouille (*rano, reine*) ; etc.

Un nom de lieu où pêcherait le chat devrait ainsi se dire *pêche-chat*, où, sous la plus ancienne forme française, en roman, *pesca-cat* ou *pesca-gat*, avec *pesca*, troisième personne de l'indicatif présent de *pescar* (pêcher), et *cat* ou *gat*, nom du chat. *Cat* ou *gat* pour « chat » se retrouvent encore aujourd'hui, comme on sait, dans nos dialectes du Nord et du Midi (1).

Sous la forme *pesca-gat*, la confusion était inévitable. La même expression, en effet, représente également en roman un composé à deux substantifs : *pesca* (pêche, produit de la pêche, poisson pêché) (2), et *gat* qui est un de ces termes originaux dont nous avons parlé, issu, par la chute régulière d'une voyelle finale fermée et inaccentuée, du sanscrit *ghatti* signifiant « débarcadère ». *Pesca-gat* veut dire ainsi « débarcadère de la pêche ».

Donc, par suite d'une identité de prononciation (les aspirations primitives étaient depuis longtemps disparues à l'époque historique du français), *pesca-gat*, « débarcadère de la pêche », a été pris, à partir du moment où la signification particulière de *gat* fut oubliée, pour *pêche-chat*, nom d'un endroit où pêche le chat.

La rue du Chat-qui-Pêche n'est autre chose que la rue du Débarcadère-de-la-Pêche. Ce débarcadère où avaient lieu les arrivages du poisson de Seine était une de ces plates-formes en planches supportées par des pieux, que l'on trouve mentionnées dans des actes de l'époque, et qui étaient établies, dans les parages du Petit-Châtelet, au pied des maisons du bord de l'eau (3).

Nous devons à l'extrême obligeance de M^{me} Boucher-Robida le charmant croquis que nous reproduisons ici et par lequel la fille du célèbre artiste, avec le talent auquel on pouvait s'attendre, a bien voulu illustrer notre petite démonstration.

C'est donc ce *gat*, ce « chat », ce plancher branlant, bien souvent sans doute emporté par les crues comme les ponts ses voisins, qui précéda de bien loin le quai Saint-Michel. Avec un peu plus de fantaisie, nous aurions pu donner pour titre à cette étude : « Où l'on voit qu'un chat est l'ancêtre d'un quai. »

Paix aux mânes de l'ancêtre ! Laissons aux vieux noms de nos rues leurs formes naïves ou pittoresques qui ont intrigué ou amusé tant de générations. Nous savons ou nous saurons ce qu'il y a derrière eux. Dans ce quartier Saint-Séverin si riche en souvenirs et où les voies sont tracées sur les chemins et les sentes du faubourg de Lutèce, les noms des rues sont plus que partout ailleurs « comme des épitaphes sur des tombeaux ». Plutôt que de les effacer quand leur sens nous échappe, attendons les pieux hommages de recherches qu'ils ne manqueront pas de recevoir. Grâce à eux nous apprendrons tôt ou tard à mieux connaître les lieux où nos pères ont vécu.

R. PUJOL.

(1) Dans les autres langues romanes : espagnol et portugais, *gato* ; italien, *gatto*.

(2) Avec le même sens : provençal, *pesco* ; catalan, espagnol et italien, *pesca*.

(3) A. Berty et L. Tisserand : ouvrage cité. Voir aussi les anciens plans de Paris : Quésnel (1609), Truschet et Hoyau (1552), Braun (1509).